

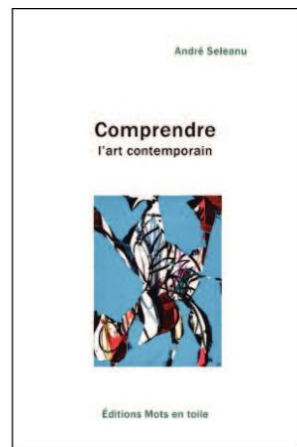
Comprendre l'art contemporain

Yves Vaillancourt

Préfacé par Bernard Lévy, l'ancien rédacteur de *Vie des Arts*, cet essai aurait pu porter un titre plus fidèle. Loin de se limiter à comprendre l'art contemporain, André Seleanu en fait une critique complète. Mais comme journaliste et critique d'art, il se devait d'adopter une posture neutre et bienveillante à l'égard du milieu qu'il fréquente depuis plusieurs décennies, avant d'en illustrer les faiblesses en regard du patrimoine artistique mondial, envisagé dans une perspective historique. Seleanu fait en effet remonter ses analyses aux fresques de Lascaux.

Dans un premier chapitre, Seleanu fait ressortir les caractéristiques de l'art contemporain. Celui-ci commence avec le fameux urinoir renversé de Marcel Duchamp en 1917, puis il atteint sa phase dominante dans les années 80. Un chapitre long et un tantinet fasti-

dieux, avec son passage sur les algorithmes, mais qui a le mérite de bien exposer le concept de rhizome cher à Gilles Deleuze et dont l'art contemporain serait une expression. C'est un réseau de signes reliés horizontalement, qui renvoient à un message de l'œuvre et nécessitant une explication. Je me souviens ici d'une œuvre de Guido Molinari : deux feuilles blanches couvertes de « pattes de mouche » et accompagnées



d'une œuvre de Guido Molinari : deux feuilles blanches couvertes de « pattes de mouche » et accompagnées d'une explication de cinq pages, signée Fernande Saint-Martin. Que serait l'un sans l'autre? L'œuvre en rhizome n'a pas de centre. On pense à Peter Sloterdijk montrant le passage des paradigmes de *sphères* et de *globes*, qui a marqué la conception du monde occidental de l'Antiquité au Moyen-âge, et aussi à ces *écumes*, émergeant de l'hyperconnectivité de nos univers numériques dépourvus de transcendance. En ce sens, comme l'affirme le critique d'art Nicolas Bourriaud, cet art contemporain, de plus en plus virtuel, est bien en phase avec la technologie de notre époque. Seleanu note aussi qu'avec l'art contemporain, le travail plastique de la matière devient secondaire, d'où sa conceptualité et son hyper-intellectualité.

Les chapitres suivants établissent une comparaison avec l'art occidental ancien et moderne, avec l'art traditionnel chinois et indien, et avec l'art sud-américain contemporain. Une mise en perspective cruciale, car le mouvement décolonialiste pourrait laisser croire que



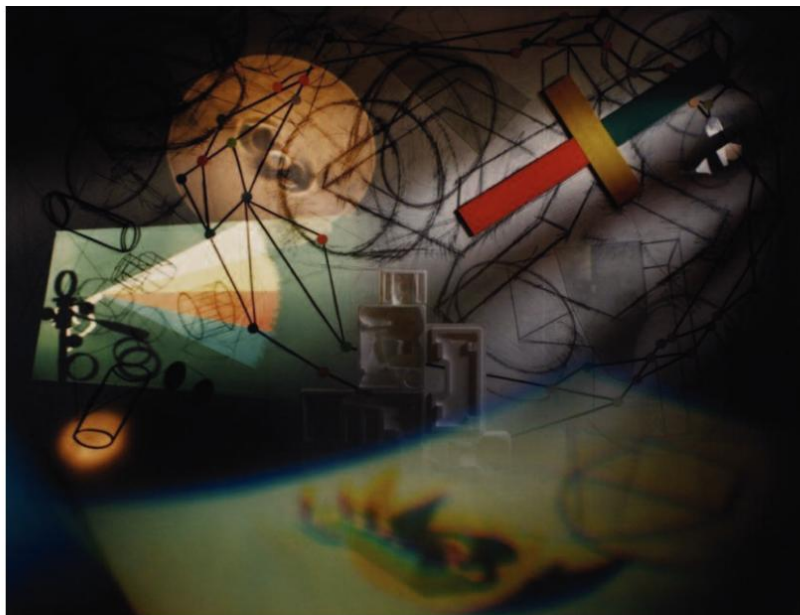
Jean-Michel Basquiat, *In this case*, 1983. Œuvre vendue 93,1 millions de dollars, en mai 2021.

L'art contemporain jette aux orties la figure de l'artiste mâle blanc, au profit d'autres acteurs. Or, il n'en est rien. Pour Seleanu, c'est bel et bien l'art contemporain qui est à la fine pointe de la rationalité occidentale, et il se montre impérialiste en s'exportant sur le marché mondial.

Dans un chapitre qui est pour moi le plus beau du livre, Seleanu décrit les caractéristiques de la peinture chinoise, vieille de plusieurs siècles et fondée sur la circulation de l'énergie, le Qi, et sur l'insertion de l'homme dans une totalité cosmique. L'économie du tableau dépend d'une dialectique du vide et du plein. Quant à la sculpture indienne, fortement érotisée, elle génère une émotion que Seleanu retrouve aussi dans l'art latino-américain, dont il est un connaisseur. L'énergie, l'émotion, le sentiment océanique, les relations entre le centre et la totalité, le travail de la matière, voilà autant de constantes de l'art le plus varié, depuis le paléolithique. Seleanu nous montre ainsi ce que l'art contemporain a choisi de brader. Il serait peut-être trop facile de mentionner l'une des boîtes de *Merde d'artiste* (Piero Manzoni), vendue plus de 200 000 euros, ou encore la banane scotchée, tout aussi chère, pour montrer du doigt les bénéficiaires du marché de l'art contemporain. Marx n'y retrouverait plus sa *valeur d'usage*.

Notons que Seleanu fait une part intéressante à des artistes québécois, qu'il situe dans une catégorie hybride de l'art contemporain : toujours engagée dans le travail de la matière et moins conceptuelle.

Le livre comporte une quarantaine d'images couleur, qui permettent d'illustrer les comparaisons de l'auteur. Le style est toujours clair, bien documenté. Le texte est divisé en sections, souvent courtes, où l'on sent que le



Serge Tousignant, *La tour de Babel*, 1942, Musée des Beaux-Arts du Canada.

journaliste n'est jamais très loin. L'éditeur aurait gagné à faire des chapitres de longueur égale pour éviter des répétitions. Certaines références aux philosophes de notre époque comportent une part de didactisme que chacun est libre d'apprécier. Mais ces remarques n'entachent pas la luminosité de cet essai dont l'auteur, un globetrotter, nous fait profiter de sa connaissance de l'art de diverses époques et latitudes.

Au total, nous terminons cette lecture en comprenant mieux l'art contemporain. Et nous sommes certainement aussi mieux préparés pour accueillir ce qui, dans l'art, nous permet d'approfondir notre rapport à nous-mêmes, aux autres, ainsi qu'au monde.

Yves Vaillancourt a publié aux PUL *L'Évangile selon Bergman* et *Jeux Interdits*, sur le *Décalogue de Kieslowski*. Il a remporté cette année le prix Jean-Claude-Simard, remis par la Société de Philosophie du Québec.

